

Toi qui vois l'invisible gloire
De cet invisible passant.
Humble fils de la glèbe noire,
Incline-toi, comme un enfant.

C'est lui : cette pompe céleste
Proclame sa divinité,
Et ce tant naïf culte agreste
Nous dit sa pauvre humanité.

Quelques paysans en prière
Suivent, leur rosaire à la main ;
Les clous des souliers de misère
Sonnent aux cailloux du chemin.

Oh ! bienheureux ce pauvre monde
Qui devine, et croit sans le voir,
Les choses qu'une ombre profonde
Cache aux maîtres du haut savoir.

Heureuses ces âmes crédules
Qui gardent confiance et foi
Aux mystérieuses formules
De l'ancienne et nouvelle Loi !

On n'entend sur la route sombre
Que la clochette du sonneur.
C'est l'heure où la mort vient dans l'om-
Hâtez-vous, courrier du Seigneur. Ibre,

Hâtez-vous ! Tout est morne et triste,
Hâtez-vous ! D'un seul vol, sans bruit.
La mort s'abat à l'improviste.
Comme un sinistre oiseau de nuit

Là-bas, dans la chambre blafarde,
Un malade souffre à mourir.
Oh ! comme il est lent, comme il tarde,
L'ami qui s'en vient le guérir !

Du beffroi la grave harmonie
S'éteint, triste comme un adieu.
Ange gardien de l'agonie,
Soutiens les pas du porte-Dieu !

Nérée Beauchemin.

